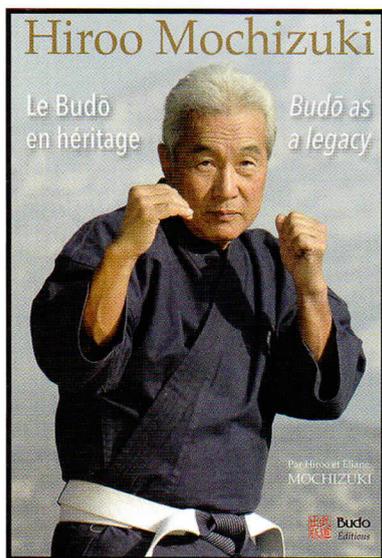


Le Budo en héritage



Hiroo Mochizuki, descendant d'une famille de samourais du clan Takeda, est un des maîtres contemporains les plus gradés. Créateur du Yoseikan Budo, seul 10e dan FFKDA, il vit à Salon-de-Provence. Il fut le premier maître japonais à avoir enseigné le karaté en France dès 1957 ; il popularisa cet art de combat en devenant l'un des membres fondateurs de la Fédération française de karaté et un expert fédéral membre de la Commission des grades.

Son père Minoru fut le disciple proche des fondateurs du judo, Jigoro Kano, et de l'aïkido, Morihei Ueshiba. Il totalisait près de 70 dans dans les différentes disciplines du budo japonais. A 83 ans, Hiroo a décidé de publier une biographie non exhaustive, une sorte de livre de souvenirs illustré de photos, d'archives personnelles et de documents d'époque. Il est émaillé d'anecdotes autour de certains des personnages, parents, relations, qui ont joué à un moment ou à un autre, de près ou de loin, un rôle sur son parcours personnel et celui de sa famille. En voici deux extraits.

Vacances a iwama

Mon père étant absent, ma mère avait pris la décision de m'envoyer pour la durée des vacances d'été 1951 chez maître Ueshiba. Je pris le train de Shizuoka pour me rendre jusqu'à Iwama, localité desservie par une



Hiroo Mochizuki enfant avec déjà un sabre de samourai !

toute petite gare. Maître Ueshiba demeurait dans une simple habitation de campagne typiquement japonaise cernée d'une petite

forêt – comme un îlot au milieu des rizières. Il y avait deux bâtiments distincts. Le plus modeste constituait la demeure privée, avec deux chambres aux tatamis de paille ; l'autre était composé d'une salle commune avec une partie cuisine. Entre les deux, un puits muni d'un seau en bois fournissait l'eau pour tous les usages courants.

Comme tous les éléments de la nature, l'eau revêtait aux yeux du maître Ueshiba, très pieux, un caractère sacré. De confession bouddhiste (branche Omoto-kyo), sa pratique – comme pour beaucoup de Japonais – était fortement teintée de shintoïsme, religion dans laquelle le respect de la nature est prépondérant. Aussi fallait-il prendre bien garde de ne jamais utiliser directement l'eau remontée du puits, mais la transvaser dans un autre seau, puis – selon les cas – dans une bouilloire, une cuvette ou une casserole. Un étudiant venu d'Osaka, de passage durant mon séjour, ayant omis ce rituel se fit vertement semoncer par le maître. Après avoir déposé une poignée de sel sur le bord du puits, agenouillé en « seiza », il récitait une



Mon père Minoru Mochizuki en tenue de Kendo, 1931.

longue prière pour absoudre ce geste profanatoire et exigea que nous nous y associons.

Entraînement avec Me Ueshiba

Maître Ueshiba était alors un agriculteur qui produisait du riz dont il faisait commerce et qu'il utilisait également pour son usage domestique.

Je croisais souvent des employés qui travaillaient pour lui. Presque tous les soirs, sa femme triait le riz sur la table pour en ôter petits cailloux et autres débris végétaux, et naturellement je l'aidais. Alors que j'étais occupé à cette simple tâche, le maître s'est arrêté près de moi et m'a demandé :

- Hiroo, est-ce que tu aimes les crevettes ?

- Bien sûr, ai-je répondu avec enthousiasme.

Le lendemain matin, il avait disparu. Il revint quelques heures plus tard avec ce mets convoité que nous avons dégusté ensemble. Il avait pris le train pour se rendre en bord de mer faire cet achat pour me faire plaisir. Il a toujours eu vis-à-vis de moi un comportement de grand-père bienveillant. Un autre jour, derrière la maison, il me proposa : « Hiroo, si tu veux, je peux t'apprendre les mathématiques. » Il prit un bâton et commença à tracer des équations à même la terre. J'étais très surpris car je ne lui soupçonnais pas ces compétences. Les journées



Dojo de maître Ueshiba, début 1930 : le maître au centre, mon père en haut, 4e à partir de la droite.



La fratrie Mochizuki : de gauche à droite et haut en bas : Sue-hichi, Katsuhiko, Minoru, Sadao, Shinpachi et Kane-ichi.

s'égrenaient à un rythme presque immuable. Je me levais à 5h, et après de sommaires ablutions, je commençais par balayer le jardin, tâche qui m'occupait une petite heure. Puis j'attendais le maître et nous nous dirigeons vers le dojo. À mi-chemin il s'arrêtait environ un quart d'heure pour prier, et je restais derrière lui.

Nous arrivions au dojo, qui ressemblait à un petit temple ancien. M. Saito nous y attendait. Seul « uchi-deshi »1 du maître et lui-

même excellent technicien, c'était un athlète puissant de haute stature - très sympathique au demeurant. L'entraînement pouvait commencer. Pas de tatamis bien sûr, un simple parquet de bois. Maître Ueshiba devait alors approcher 70 ans. Je fus stupéfait de la rapidité de ses déplacements, de son côté incisif dans la pratique, avec de nombreux changements de rythme ; de la puissance qui émanait de lui lorsqu'il nous projetait dans une sensation de combat réel.

Après deux ou trois heures d'entraînement intensif, il décréait :- Il est 9 heures, allons manger... Il n'y avait pas de pendule dans le dojo. En réalité, il était parfois près de 10 heures et j'étais furieusement affamé ! Nous rentrions donc à la maison et

preinions le petit déjeuner avec son épouse : riz, misoshiru2, légumes et condiments en saumure. Puis il disparaissait pour vaquer à ses occupations.

Pour ma part je retournais généralement nettoyer le dojo, balayer et passer la serpillière. Un peu désœuvré, il m'arrivait de m'y entraîner à nouveau dans l'après-midi.

Un jour M. Saito m'invita à l'accompagner pour une marche en montage. Il était curieusement chaussé de takageta3, accessoires



1933 : Butokan de Shizuoka (dojo municipal), maître Ueshiba en kimono traditionnel au centre de la photo, mon père en bas à droite.



1931 : Inauguration du premier dojo Yoseikan à Shizuoka (Hitoyado-cho). Mon père au centre, maître Ueshiba à sa droite.

très peu adaptés à l'activité prévue ! Mais je supposai qu'il s'agissait encore d'une forme d'entraînement. Au cours de mon séjour à Iwama, maître Yamaguchi vint deux fois participer à l'entraînement avec maître Ueshiba. Je le connaissais car il était déjà venu à Daiku-cho, au dojo Yoseikan de mon père. Il m'avait alors impressionné en effectuant 60 développés-couchés par minute en soulevant un haltère pesant 60 kilos !

La pédagogie de Me Ueshiba

Cette expérience auprès de maître Ueshiba fut aussi marquante qu'inattendue pour moi qui le connaissais depuis l'âge de 13 ans et l'avais vu enseigner d'une tout autre façon chez mon père. En effet, chaque année, maître Ueshiba y effectuait deux ou trois séjours d'environ une semaine, souvent accompagné d'assistants – tantôt monsieur Saito, tantôt maître Yamaguchi, et y dispensait son enseignement. Mais il intervenait aussi – entre autres – dans le temple Shinto de Shizuoka qui permettait de loger les stagiaires et où mon père organisait régulièrement diverses manifestations d'arts martiaux.

Je croyais alors bien le connaître car c'était souvent moi qui allais le chercher et le raccompagnais à la gare, l'écoutant deviser aimablement avec les uns et les autres en attendant le train. Ne cherchant jamais à se valoriser, il donnait à ses interlocuteurs de rencontre qui ne le connaissaient pas l'image d'un « gentil pépé ». Pourtant c'est chez lui, à Iwama, que j'ai compris l'intelligence de la pédagogie de maître Ueshiba, basée sur les grands mouvements circulaires afin de faciliter au plus grand nombre l'accès à la technique, la rendre plus lisible.

Là, au sein de son propre dojo, on entrait dans le fond, l'essence même de son art. Un privilège dont je bénéficiais à mon insu et ne compris que bien plus tard la valeur.

Aventures européennes

Début juillet 1957 je posais enfin le pied sur le sol français, dans le costume d'été de mon



Maître Mifune à gauche face à maître Toku Sambo.

père trop grand pour moi. À Marseille, à la descente du bateau, deux personnes m'attendaient : un envoyé de monsieur Plée et Jean Azema. Je ne connaissais pas ce dernier, judoka au fort caractère, mais j'en avais souvent entendu parler par mon père. Il avait donné des cours chez lui à Toulon pendant un certain temps et les deux hommes s'étaient liés d'amitié.

Monsieur Azema me tendit une lettre de mon père. Sans rentrer dans les détails de l'affaire, il m'enjoignait de suivre M. Azema. J'obéisais à ces instructions, refusant de suivre l'envoyé de M. Plée. Jean Azema lui suggéra

de dire à Henry Plée de venir me chercher lui-même, faute de quoi je resterais chez lui. Je passai les jours suivants à La Ciotat, où habitaient les parents de monsieur Azema. Logé dans un hôtel sur le port, je donnai quelques cours dans un petit dojo. Grâce à un assistant de M. Azema qui me fit découvrir cette pratique, je commençais la journée par un petit déjeuner copieux. Il se composait d'une baguette de pain coupée en deux à l'horizontale, puis beurrée et recouverte d'oursins et de moules crues ; le tout accompagné d'un litre de lait. Un souvenir inoubliable... Je pensais alors qu'il s'agissait là du petit déjeuner local traditionnel ! La fameuse baguette française fut une véritable révélation. Quant au lait, c'était pour moi un produit de luxe. Au Japon on ne le trouvait alors qu'en petites bouteilles de 25cl.

Après la Ciotat, nous prîmes la route de Toulon pour nous rendre chez Jean Azema qui m'hébergea chez lui. Il y avait aussi son dojo où je donnais quelques cours les jours suivants. C'est là que Henry Plée vint me chercher depuis Collioure dans une voiture conduite par Jean-Yves Bonnet. Ce dernier allait devenir un homme de cheval de renom et l'initiateur de la célèbre randonnée « la Route du sel ». Le contact sera renoué 35 ans plus tard et il sera un des premiers acteurs de l'aventure du Yoseikan Bajutsu (pratique à cheval). Il me ramena à Collioure où je dirigeai un stage de karaté.



Premier stage d'été de Karaté à Collioures en 1957.



Jean Azéma.



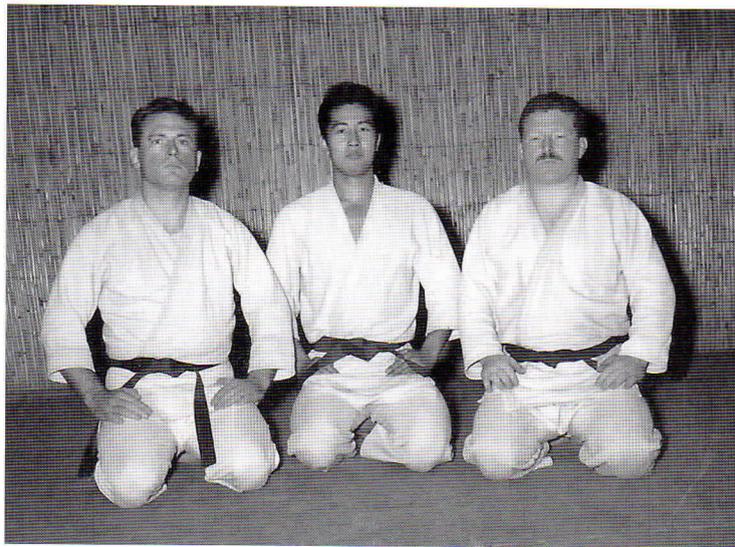
La Flèche, septembre 1957 : Maître Hoang Nam m'accompagne en stage



Puis nous avons pris la route pour l'Espagne où j'eus pour la première fois l'occasion d'assister à une corrida dans la ville de San Sebastian. Autant que le spectacle, les lieux me firent forte impression : l'arène séculaire, magnifique, le public coloré, les cris, la musique...

Arrivée à Paris

De retour en France, je dirigeai un autre stage de karaté à Biarritz chez monsieur La-



Henry Plée à ma droite, M. Hamot à ma gauche.

gache. La chambre d'amis dont il disposait ayant été attribuée à monsieur Plée et son épouse, je dormais dans une des loges du théâtre, désaffecté l'été. La scène était dévolue dans la journée à l'enseignement de la gymnastique. Le soir, recouverte de tatamis, elle faisait office de dojo. Bien qu'exiguë, la loge était néanmoins suffisante pour me permettre de retrouver une certaine intimité, et une fois les rideaux tirés je m'y sentais très bien. Je me délectais chaque matin d'une baguette de pain toujours arrosée d'un litre de lait. Ce « régime » entamé dès mes premiers pas sur le sol français m'avait permis de récupérer les kilos perdus lors de mon voyage en bateau – perte de poids mesurée à l'arrivée par les deux trous supplémentaires pour ajuster ma ceinture. Comme tout bon compétiteur, je tenais à conserver mon poids de forme !

Arrivé à Paris, je commençais à enseigner au dojo de la Montagne Sainte Geneviève, logé chez M. Plée. M. Hoang Nam y enseignait une méthode sino-vietnamienne et des katas très esthétiques. D'un style particulièrement fluide et très vif, il commença le karaté avec moi et fut mon premier partenaire et assistant. Nous ferons ensemble plusieurs démonstrations et stages.

Henry Plée prenait ponctuellement des cours particuliers avec moi. En octobre 1957, je participai à sa demande à une émission de télévision et réalisai en direct une démonstration de casse de planches suspendues à une cordelette. Le karaté était alors une discipline toute nouvelle pour le grand public et suscitait beaucoup de curiosité de la part des médias.

Chez Henry Plée étaient également dispensés des cours de boxe française et de boxe anglaise. J'eus ainsi l'occasion de me confronter à de bons techniciens de ces disciplines. Lors d'un assaut de boxe française avec M. Jacques Cayron, en garde basse Shotokan, je reçus un coup violent sur le tibia et la douleur me priva de réaction

quelques secondes. En boxe anglaise, sans possibilité d'utiliser pieds et projections, je me trouvais en grande difficulté, ne réussissant pas à esquiver tous les coups. Quant à monsieur Hamot, fin technicien de judo et iaïdo mais aussi de boxe française, il se révéla un redoutable adversaire. Autant d'expériences qui me donnèrent largement à réfléchir sur les failles de ma pratique.

J'y eus pour élève Raymond Cocatre, qui deviendra mon assistant plusieurs années plus tard avant d'ouvrir sa propre école, qui connut un succès mérité.

Personnalité charismatique, très vif et talentueux, il était déjà expert en techniques de couteau dont il me fit une démonstration impressionnante.

La venue de Me Murakami

Quelque temps plus tard, à la demande pressante de mon père, j'envoyai des fonds au Japon par le biais de M. Plée pour payer le voyage du karatéka Murakami Tetsuji et du judoka Kondo Mitsuhiro, du Japon jusqu'en France. Ayant moi-même subi les conditions de voyage spartiates sur le bateau, je lui remis l'intégralité des revenus de mes cours réguliers, stages et cours particuliers – pour que tous deux puissent voyager en 3e classe, dans des conditions de confort acceptables. Je me privai à cette fin de l'achat d'un manteau lors de cet hiver parisien rigoureux – mon père ne m'ayant laissé que des vêtements d'été.

En février 1958, j'allais les chercher à Marseille. Jim Alcheik et sa femme Huguette étaient avec eux, ce qui n'était pas prévu initialement. Je fus très déçu et contrarié d'apprendre que messieurs Murakami et Kondo avaient voyagé eux aussi en « hors classe ». Jim et son épouse avaient effectué la traversée en 2e classe touristique, sans doute à la faveur des fonds que j'avais fait envoyer. Je ne sus jamais ce qui s'était réellement passé, et supposai qu'un autre malentendu avec Henry Plée était à l'origine de ce change-

ment de programme.

Nous nous rendîmes tous les cinq à Salon de Provence pour une démonstration, puis à Paris où le père de Jim lui donna une voiture. Une tournée fut organisée en Suisse, sans M. Murakami demeuré à Paris chez Henry Plée où il m'avait succédé. M. Kondo, lui, resta en Suisse.

De retour en France, Jim chercha une salle. Ce fut d'abord Versailles, où nous demeurions dans un appartement fourni par le propriétaire de la salle. Jim et son épouse occupaient une chambre, moi la seconde.

Personne n'avait d'argent, juste de quoi survivre. L'adorable maman d'Huguette, qui nous avait rejoints, dormait dans le salon. Elle nous préparait quotidiennement et invariablement des spaghettis à la harissa, se lamentant de n'avoir mieux à offrir.

Murakami venait nous rendre visite le dimanche. Seul plaisir : les promenades à Versailles, dans la forêt, le château... Cela adoucissait la rigueur du quotidien. J'en garde un beau souvenir. Jim finit par trouver une salle avenue Parmentier à Paris. Pour assurer les cours alternés entre Versailles et Paris, j'enchaînais les trajets à mobylette.

Après Murakami, c'est Sugiyama Shoji qui fit son arrivée à Paris la même année, envoyé par mon père. La proposition de Jim Alcheik de détacher des techniciens des différents arts martiaux japonais en Europe pour le développement et le rayonnement du budō japonais n'avait pas manqué de le séduire.

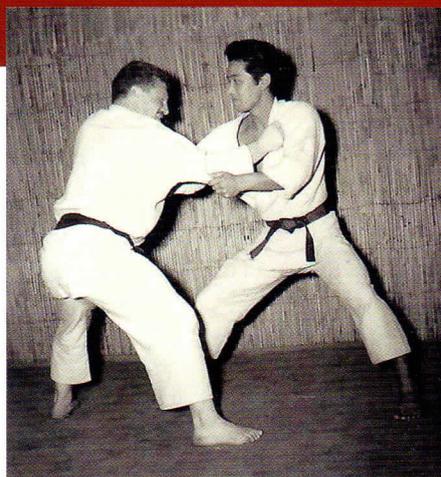
Mais les fonds manquaient pour mener à bien tous les projets ainsi que le temps pour trouver les bons partenaires. De plus, parmi tous les experts sollicités, peu étaient finalement désireux de s'exiler.

Quitter le Japon pour des contrées inconnues dont ils ne parlaient pas la langue, avec des conditions financières hasardeuses, n'était pas un projet particulièrement attractif. Il fallait aux candidats une bonne dose d'esprit d'aventure ou de naïveté. Les contrats prévus unilatéralement laissaient peu de recours en cas de problème ainsi que je l'expérimentai moi-même plus tard à mes dépens.

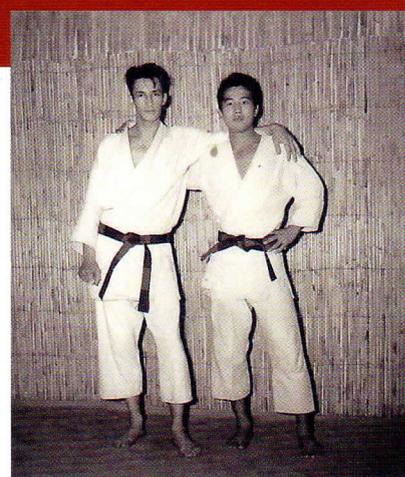
Ma relation au quotidien avec Jim devait se dégrader progressivement, certaines mésaventures m'ayant amené à remettre en cause la confiance que je lui vouais initialement.

Nouveaux bouleversements

En janvier 1962 nous apprenions avec une certaine incompréhension due à la méconnaissance du contexte politique le décès de Jim Al-



Avec M. Hamot et mon élève Raymond Cocatre.



Enfin amené par l'enchaînement des événements à me fixer en France, j'y fondai une famille, dédiant ma vie aux arts martiaux

cheik en Algérie dans un attentat. Son couple s'était défilé peu après mon départ, à l'initiative de son épouse, lassée de leurs conditions de vie précaires et hasardeuses.

Dès la fin de mon séjour en France, j'avais écrit à mon père pour le mettre en garde par rapport à la fiabilité de Jim et lui avais recommandé de prendre ses distances, ce qu'il avait fait. Le contact avait donc été rompu depuis trois ans.

Mais c'est bien des années après sa disparition brutale que je fus informé de la nature réelle de son implication dans des événements qui marquèrent si tragiquement cette page de l'histoire franco-algérienne.

En avril de la même année, j'obtenais enfin mon diplôme de vétérinaire. Pendant ce temps, le commerce des grades battait son plein en France. Alain Floquet, ancien élève de Jim Alcheik, écrivit à mon père pour lui demander de revenir en urgence afin de remettre de l'ordre dans ce contexte chaotique, « pour l'honneur des arts martiaux japonais

». Mon père ne pouvait pas se déplacer. Alors que la préparation de mon projet d'immigration au Brésil était en bonne voie, il me demanda de partir à sa place. Je me soumis à nouveau – à contrecœur – à sa volonté, dans la perspective d'un report de six mois au maximum.

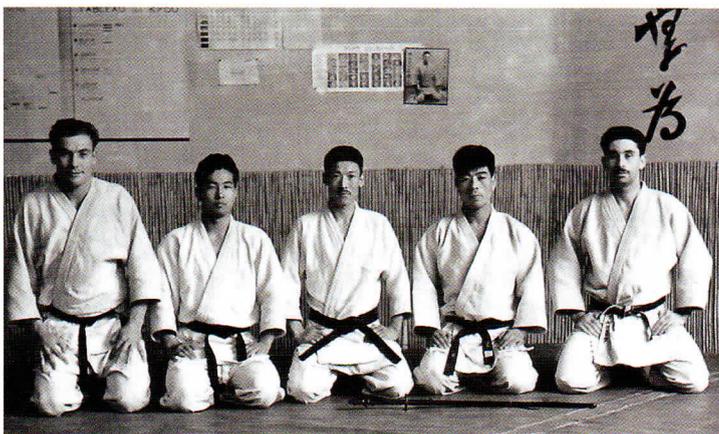
Destination France

En 1963 je repartis donc vers Paris sur un vol de la Compagnie Air France. Suite à un problème technique, l'avion se trouva immobilisé trois jours à Anchorage, en Alaska. J'eus ainsi l'occasion inespérée d'assister à une spectaculaire course de chiens de traîneau.

Une fois arrivé à destination, les contretemps de tous ordres devaient s'accumuler pendant que mes amis partaient au Brésil concrétiser nos rêves de jeunesse. M'ayant longtemps attendu, mon frère Tetsuma resta à Shizuoka, y exerçant la même activité que notre père.

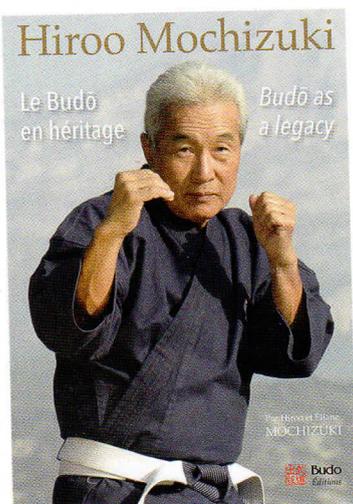
Le 3e dojo Yoseikan, une ancienne école en bois démontée et reconstruite à Shizuoka dans le quartier Mukoshikiji, fut inauguré en 1963, après mon départ.

Enfin amené par l'enchaînement des événements à me fixer en France, j'y fondai une famille, dédiant ma vie aux arts martiaux. En créant et faisant essaimer le Yoseikan budo de par le monde, je réalisai la mission confiée par mon père qui – comme son maître, Kano Jigoro – avait rêvé d'un art martial global et éducatif. Mille péripéties, joies et peines m'attendaient encore... mais c'est une autre histoire. ●



1958 : de gauche à droite, Roger Peter, moi, Murakami Tetsuji, Sugiyama

LES NOUVEAUTÉS

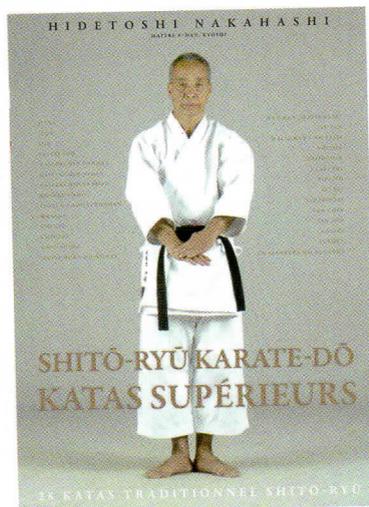


Le Budo en héritage
par Hiroo et Liliane
Mochizuki
Format 16 x 24 cm,
208 pages, broché,
Budo Editions

Hiroo Mochizuki est le premier Japonais à enseigner le karaté en France. Venu à la demande de Henry Plée, il s'installa à Paris, se maria à une Française et finalement épousa la France, sans pour autant rompre avec sa culture. Cet ouvrage est une biographie non exhaustive, une sorte de

livre de souvenirs illustré de photos, d'archives personnelles et de documents d'époque. Il est émaillé d'anecdotes autour de certains des personnages, parents, relations, qui ont joué à un moment ou à un autre, de près ou de loin, un rôle sur son parcours personnel et celui de sa famille. Écrites à la demande de nombreux proches, enseignants, élèves, ces chroniques intéresseront le lecteur pratiquant d'arts martiaux mais aussi ceux s'intéressant au Japon. Ce livre est bilingue français et anglais.

Shito-ryu Karaté
Do Katas supérieurs
par Hidetoshi
Nakahashi
Format 21 x 30 cm,
400 pages, relié,
Budo Editions



Le Shitō-ryū est une école de karaté traditionnel et en tant que telle, elle donne une place prépondérante à la pratique des katas (enchaînements codifiés). Riches de nombreux katas issus

des écoles originales d'Okinawa, il fallait bien un ouvrage de poids pour rendre hommage au second style, aujourd'hui en plein développement, de karaté de France.

Ce livre présente 29 katas démontrés par la plus haute autorité européenne : Maître Nakahashi, 9e dan Kyoshi et représentant du style auprès de la Fédération française de karaté.

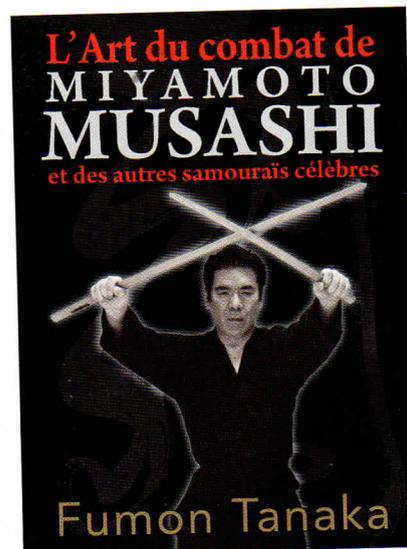
Katas présents dans l'ouvrage : Hiji Ate Goho, Aoyagi, Naifanchin shodan, Itosuno rohai shodan, Jion, Juroku, Sanchin, Wanshu, Chintei, Chinto, Jitte, Kosokun sho, Matsumura no-rohai, Naifanchin nidan, Passai sho, Shisochin, Jiin, Naifanchin sandan, Nipaipo, Niseishi, Sesan, Sochin, Wankan-Matsukaze, Chatanyara no Kusanku, Gojushiho, Matsumura no passi, Suparinpai, Seipai, Tensho.

L'ouvrage est complété par les exercices de Uke no Gogenri, Tenshin Happpo et Oyo Bunkai ainsi que des chapitres consacrés au dojo, à l'histoire et à la philosophie du karaté. Un livre fondamental pour le karatéka de Shitō-ryū.

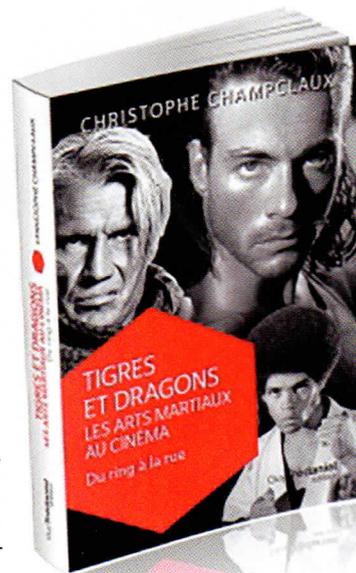
L'art du combat de
Miyamoto Musashi
par Fumon Tanaka
Format 19 x 26,
232 pages, relié,
Budo Editions

Dans L'art du combat de Miyamoto Musashi, Fumon Tanaka, le grand-maître de Bushidō à la renommée internationale, explore le monde du légendaire maître de sabre Miyamoto

Musashi, un monde baigné d'intrigues et de mythologie et qui est inextricablement lié aux récits des traditions martiales japonaises. Fort de sa vaste expérience et de recherches poussées sur les anciens rouleaux de transmission, Maître Tanaka guide le lecteur à travers les riches lignées des principales ryūha (écoles) japonaises qui ont traversé les générations, celles qui influencèrent et furent influencées par Musashi. Il évoque également les rivaux contemporains de Musashi, présentant avec beaucoup de précision les styles des différentes écoles de sabre, à la fois dans le contexte de leur époque et dans celui d'aujourd'hui. Richement illustré par une abondance de photographies, L'art du combat de Miyamoto Musashi et des autres samourais célèbres constitue un complément de valeur dans les bibliothèques des pratiquants comme des érudits, ainsi que de tous ceux qui s'intéressent au Bushidō japonais et au rôle que Miyamoto Musashi et ses contemporains jouèrent dans son évolution.



Tigres et dragons : les arts martiaux au cinéma Vol 2 (poche)
Par Christophe Champclaux
Format 12 x 18 cm,
304 pages, broché
Guy Trédaniel Editeur



Contemporain de la blaxploitation, le triomphe de Bruce Lee dans Opération Dragon entraîne la mise en chantier de nombreuses séries B américaines. En Europe, l'affaire a démarré au début des années 1960 avec l'explosion du cinéma d'espionnage.

La castagne se poursuit sur le vieux continent jusqu'au début des années 1980 avec les films de Jean-Paul Belmondo et, plus encore, ceux du duo Terence Hill et Bud Spencer, sans oublier la BD Dr. Justice. La suite est assurée aux États-Unis grâce au succès de Chuck Norris, Steven Seagal et Jean-Claude Van Damme. Le retour de Hong Kong à la Chine entraîne une éphémère immigration d'acteurs et réalisateurs chinois à Hollywood. En 2004, Quentin Tarantino tourne en Chine son célèbre hommage au genre : le diptyque Kill Bill.